

Jeudi 28 novembre 18 h 29 [GMT + 1]

NUMERO 357

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr



- Un réel pour le XXIème siècle -

Le réel, un antiracisme inédit*

par Laure Naveau

Dire que « notre réel », si vous me permettez cette expression familière, est *sans loi*, c'est l'inscrire dans un système qui échappe au tout de la loi symbolique : « Il ne s'agit pas de produire ici le désordre du monde, disait Lacan dans son Séminaire XXI, il s'agit d'y lire le pas-tout. » (1)

Comme Jacques-Alain Miller l'indique, il s'agit d'extraire ce réel de toute possibilité de rectification subjective de masse et de l'inscrire dans un discours qui tient sa puissance de ce qu'il est *dé-massifiant* (2).

Notre réel sans loi peut alors être lu ainsi : nous sommes des *parlêtres* affectés par un langage qui met à l'œuvre un manque et, de ce fait, par la rencontre hasardeuse des mots et des corps. J.-A. Miller assigne aux psychanalystes du XXI^e siècle la tâche de substituer aux lois folles de la modernité un autre désordre, qui consiste à démonter la défense contre ce réel pour atteindre à ce qui fait, de chaque Un, sa singularité, sa « différence absolue ».

Obtenir la différence absolue. Ce fil que j'avais isolé comme boussole en tant que l'un des problèmes cruciaux de la psychanalyse au XXI^e siècle, je souhaite aujourd'hui le nouer à l'un des problèmes cruciaux de la civilisation, celui du racisme, dont l'actualité n'enlève rien à son aspect structural. « C'est vous, Madame, la belle et haute voix, celle que, désormais, nous désirons écouter », écrivait récemment Virginie Despentes dans une lettre ouverte à Christiane Taubira, en réponse à son étonnement qu'aucune voix, « belle et haute », ne se soit fait entendre à la suite des insultes raciales dont elle a fait l'objet en France.

Si l'on sait, comme Marie Darrieusecq l'indique dans *Le Monde* du 15 novembre, que le racisme ne se porte jamais aussi bien qu'en temps de crise, cette montée du racisme structurel, si *extime* au discours profond de toute société, semble plutôt en représenter son ordre que son désordre, son S_1 , son signifiant-maître, comme nous l'écrivons, et qui se résume à la haine de l'Autre.

Vingt ans après la Shoah, en 1964, Lacan ne concluait pas pour rien son Séminaire sur *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* par ces mots qui restent gravés dans le marbre de notre mémoire. J'en reprends l'essentiel :

« Il est quelque chose de profondément masqué dans la critique de l'histoire que nous avons vécue. C'est, présentifiant les formes les plus monstrueuses et prétendues dépassées de l'holocauste, le drame du nazisme.

Je tiens qu'aucun sens de l'histoire, fondé sur les prémisses hégéliano-marxistes, n'est capable de rendre compte de cette résurgence par quoi il s'avère que l'offrande à des dieux obscurs d'un objet de sacrifice, est quelque chose à quoi peu de sujets peuvent ne pas succomber, dans une monstrueuse capture.

L'ignorance, l'indifférence, le détournement du regard, peut expliquer sous quel voile reste encore caché ce mystère.

Mais pour quiconque est capable, vers ce phénomène, de diriger un courageux regard, et encore une fois, il y en a peu assurément pour ne pas succomber à la fascination du sacrifice en lui-même, le sacrifice signifie que, dans l'objet de nos désirs, nous essayons de trouver le témoignage de la présence du désir de cet Autre que j'appelle ici "le Dieu obscur" ».

Je propose que nous lisions ici que Lacan déjà nous introduit à l'idée d'un réel qu'il baptise à l'époque du nom de « Dieu obscur » et sur lequel il posait les fondements de la psychanalyse. (3)

On se souvient de la question posée, dix ans après, par J.-A. Miller à Lacan, dans « Télévision » (4) : « D'où vous vient l'assurance de prophétiser la montée du racisme ? Et pourquoi diable le dire ? » Et Lacan de lui répondre du tac au tac : « Parce que ce ne me paraît pas drôle, et que pourtant, c'est vrai. » Réponse qui surprend d'autant plus qu'elle s'inscrit dans un texte qui remet en question les fondements de la vérité...

Lacan diagnostique, dans ce qu'il appelle « l'égaré de notre jouissance », un mode de jouir du Un comme fondement de la haine de l'Autre, du racisme de la jouissance de l'Autre, celui dont nous sommes séparés, et que nous prenons pour un sous-développé, ce qui ne peut, en effet, que convoquer ce retour au *Dieu obscur*.

Je vous renvoie ici au bel article sur le racisme de Manuel Zlotnik, publié dans le *Scilicet* (5) qui vient de paraître, sous-titré *Un fil argentin*, qui rappelle que Lacan, dans « L'étourdit », situe les races comme effet de discours et non de biologie : « la race dont je parle n'est pas ce qu'une anthropologie soutient, de se dire physique [...] ce n'est pas là ce dont aucune race se constitue. [...] Elle se constitue du mode dont se transmettent par l'ordre d'un discours les places symboliques, celles dont se perpétue la race des maîtres et pas moins des esclaves, des pédants aussi bien, à quoi il faut pour en répondre, des pédés, des scientes, dirai-je encore à ce qu'ils n'aillent pas sans des sciés. Je me passe donc [...] de l'ethnographie des primitifs et du recours aux structures élémentaires, pour assurer ce qu'il en est du racisme des discours en action » (6). M. Zlotnik, se référant au cours de J.-A. Miller « Extimité » qui porte sur la haine de la jouissance de l'Autre (7), en déduit que la racine du racisme, ce pourrait bien être la haine de la jouissance elle-même. Il donne alors l'exemple de l'actuel racisme argentin visant la couleur de la peau et les « *negros* » – racisme de celui qui détient le plus de gadgets et d'objets de la technique. Plus rien ne lui est impossible, mais plane sur lui une menace venant de celui qui est l'objet d'une ségrégation, l'exclu de la société de consommation et du marché du travail : il peut lui soustraire son objet. En fait, il peut lui dérober son *plus-de-jouir*. Le riche, poursuit l'auteur, participe donc à la ségrégation du pauvre par un fantasme : on veut lui prendre son objet de jouissance. Et dans les phénomènes de violence sociale, il s'agit alors d'une lutte à mort pour le plus-de-jouir et de la ségrégation anticipée par Lacan dans son « Allocution sur les psychoses de l'enfant » : des masses humaines condamnées à partager le même espace géographique en restant séparées (8). Ainsi, conclut M. Zlotnik, la ségrégation s'opère à partir du mode de jouissance propre à chaque groupe social.

Cela illustre, il me semble, la réaction raciste envers Christiane Taubira : certes, elle est noire de peau, mais le plus insupportable, c'est qu'elle soit ministre de la République, et qu'elle occupe une place de pouvoir.

Dans son grand entretien au *Point* en août 2011, intitulé « Les prophéties de Lacan », J.-A. Miller abordait déjà les questions cruciales qu'il mentionne dans sa présentation du thème du Congrès de l'AMP : celle de la tyrannie du Un, celle de la puissance de la science et de sa frénésie qui confine à la pulsion de mort, celle du retour du sacré et de la religion, du sens donné à la vie comme remède contre la brutalité du maître moderne qu'est le chiffre et celle du repli identitaire et de la montée du racisme, du culte de l'identité, de la difficulté à supporter l'Autre qui ne jouit pas comme vous (qui existe, depuis toujours, de la part des hommes à l'endroit des femmes)... Et lorsque les journalistes l'interrogent sur les psychanalystes, J.-A. Miller en fait aussi des *Uns-tout-seuls*, qui s'autorisent d'eux-mêmes, de leur analyse, avant d'être reconnus par un groupe, et qui sont, selon lui, plus individualistes que jadis. « Si Lacan n'était pas prophète, conclut-il, on peut cependant déchiffrer notre présent dans sa grammaire, et entrevoir la grimace de l'avenir qui nous attend. »

Pourtant, déjà lorsqu'en 1958 Lacan donne son Séminaire VI sur *Le désir et son interprétation*, l'Autre est frappé d'inconsistance. On peut y lire les prémisses d'une déconstruction de la logique du racisme.

Aujourd'hui, si le réel intraduisible, incommensurable et ininterprétable est le réel de Lacan, son invention, son symptôme, la pierre angulaire qui fait tenir son enseignement, notre rendez-vous pour ce Congrès est un rendez-vous avec ce qui, de Lacan, est devenu un symptôme de la civilisation, son *reste désordonné* (9) comme J.-A. Miller le qualifie.

Dans une analyse, ce reste devient une boussole qui nous oriente et renouève le concept de l'inconscient vers un nœud de hors-sens, pour autant qu'à ce stade, il n'y a plus d'Autre, il n'y que de l'Un.

Et lorsque J.-A. Miller donne cette indication qu'il n'y a pas de bien-dire sans savoir lire, et qu'il fait valoir que si « la psychanalyse prend [...] son départ de la fonction de la parole, [...] elle se réfère à l'écriture » (10), à un « langage réduit à la lettre » (11), alors on ne peut s'empêcher de lire, dans ce mot de « réel », le parfait anagramme du *leer* (lire) de la langue espagnole.

Dans les *Papers*, Mercedes Iglesias montre en quoi le réel de la psychanalyse est un désordre au sens de l'exclusion-inclusion qu'il réalise, en tant qu'il introduit un *il n'y a pas*, une absence de savoir sur l'acte et une absence de rapport sexuel, en même temps qu'il inclut un *il y a* avec l'objet *a* (12). Et dans son texte d'orientation paru dans *What's up !*, Sergio Laïa propose de considérer le réel comme une « offre stratégique de la psychanalyse lacanienne pour le XXI^e siècle », en tant que cette psychanalyse offre la subtilité, la finesse d'un réel qui lui permettra de survivre (13).

J.-A. Miller l'indiquait en 1998, la politique lacanienne, c'est le souci que nous avons de l'aujourd'hui et du demain pour la psychanalyse ; déjà, il nous invitait à ne pas oublier cette phrase que Lacan prononça au moment de la Scission de 1953 dans l'IPA : « Le débile, soumis à la psychanalyse, devient toujours une canaille. Qu'on le sache. »

Cette phrase me fait d'autant plus aimer la réplique de Christiane Taubira aux injures racistes dont elle a fait l'objet, publiée dans le magazine *Elle* de cette semaine : « Je ne crains ni les racistes, ni les sexistes, ni les débilés. »

Aucune chance donc de psychanalyser un jour ces *débilés*, mais ne pas céder sur l'exigence de démonter leur discours, dans des forums et des écrits qui font mouche. Ne pas céder sur le réel en jeu dans la formation du psychanalyste, c'est en effet étendre au-delà de la cure, notre action dans le champ social et politique. Une torsion s'est opérée : au désordre du monde que l'on interprète, vient répondre le désordre de la psychanalyse, son réel sans loi et hors sens. Le sujet de la psychanalyse est celui qui prend position dans ces choses de finesse.

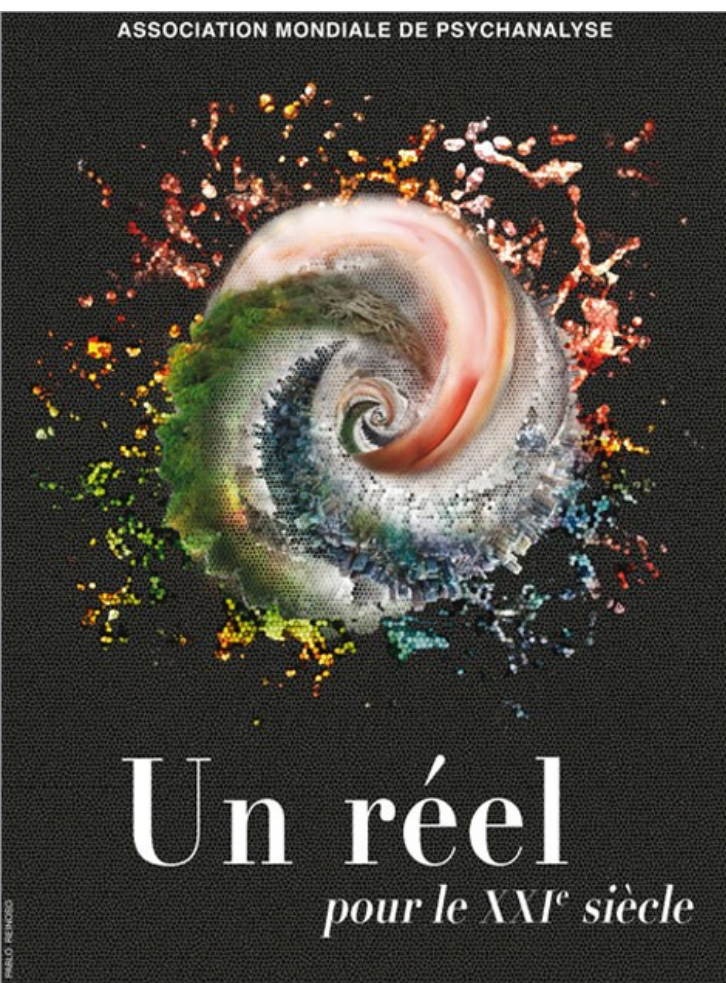
On pourrait lire alors dans ces tentatives répétées des législateurs de réduire la psychanalyse à une simple thérapeutique et de la légiférer, un racisme envers la psychanalyse, envers la différence absolue et la dignité du sujet qu'elle promeut. Notre position, c'est d'en faire l'affaire de chacun, de ne pas laisser faire.

Face à l'emballement du réel auquel Lacan se réfère dans « La Troisième » (14), celui qui a l'appui du discours scientifique, l'analyste n'a qu'une mission, comme il l'exprime : celle de contrer ce réel de la science pour le dérégler, en faisant advenir cet autre *pauvre réel*, sans loi, hors sens, où plus rien n'est à attendre de l'Autre.

Ainsi, l'Autre qui s'efface fait place à cet effet de trou. Il donne existence à un *il n'y a pas* porteur d'un antiracisme inédit, où chaque Un, à nul autre pareil, peut loger son symptôme, sa solitude, son exil propre au langage, sans s'en prendre à aucun Autre, puisqu'il n'existe pas.

Une boucle peut être provisoirement bouclée dans ce billet d'humeur : s'il n'y a pas l'Autre, ni *La* femme, et si la vérité de Lacan est, comme *La* femme qu'il n'y a pas, de n'être *pas toute* à se dire, pas toute, il n'y a pas *La* race, mais il y a un réel, et un bien-dire, et il y a des femmes, courageuses, comme Christiane Taubira, pour le dire.

* Large extrait d'un exposé présenté sous le titre « Un autre désordre » à l'École de la Cause freudienne, le 25 novembre 2013, lors d'une soirée préparatoire au congrès de l'Association mondiale de psychanalyse, « Un réel pour le XXI^e siècle ».



1 : Lacan J., Le Séminaire, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 23 avril 1974, inédit.

2 : Miller J.-A., « Parler avec son corps », conférence prononcée à Bruxelles en 2011, *Mental* n°27-28, Bruxelles, EFP, p. 129.

3 : Lacan J., Le Séminaire, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 246-247.

4 : Lacan J., « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 534.

5 : Zlotnik M., « Racisme (un fil argentin) », *Scilicet. Un réel pour le XXI^e siècle*, vers le IX^e congrès de l'Association mondiale de psychanalyse, Paris, ECF-Collection rue Huysmans, 2013, p. 413-414.

6 : Lacan J., « L'étourdit », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 462.

7 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Extimité », leçon du 27 novembre 1985, inédit.

8 : Lacan J., « Allocution sur les psychoses de l'enfant », *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 363.

9 : Miller J.-A., « Un réel pour le XXI^e siècle. Présentation du thème du IX^e congrès de l'AMP », *Scilicet. Un réel pour le XXI^e siècle*, *op. cit.*, p. 24.

10 : Miller J.-A., « Lire un symptôme », *Mental*, n°26, Bruxelles, EFP, juin 2011, p. 50.

11 : Briole G., « Nouages », introduction au volume de *Scilicet. Un réel pour le XXI^e siècle*, *op. cit.*, p. 13.

12 : Iglesias M., « Editorial », *Papers* n°4, à paraître sur le site congresamp2014.com.

13 : Laïa S., « Une offre de la psychanalyse d'orientation lacanienne pour le XXI^e siècle », *What's up!*, n°5, septembre 2013 (disponible sur le site congresamp2014.com).

14 : Lacan J., « La Troisième », *La Cause freudienne*, n° 79, Paris, ECF-Navarin, 2011.

- Psychanalyse à l'université -

Communiqué de Gérard Miller

Notre collègue Gérard Miller, professeur au département de Psychanalyse de l'université Paris 8, nous demande de diffuser l'information suivante :

« Le Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche ayant engagé une vaste consultation concernant notamment les intitulés du diplôme national de master, dans un document de travail publié par ses soins le 6 novembre, la mention Psychanalyse, présente dans un précédent document en date du 25 juillet, ne figurait plus. Responsable du master de Psychanalyse de Paris 8, j'ai aussitôt pris contact avec la présidente de notre université, Mme Tartakowsky, puis avec le directeur de cabinet de Mme la Ministre, M. Fontanille. Dans l'heure qui a suivi, celui-ci m'a assuré par écrit que « la disparition de la mention Psychanalyse était l'effet d'une erreur matérielle » et que cette erreur « sera réparée dans la prochaine diffusion de la liste », ce qui concerne également nos collègues de Montpellier 3.

Circulant actuellement une pétition sur un autre problème auquel doit actuellement faire face l'université française, à savoir « la menace de disparition de l'enseignement de la psychanalyse dans le cadre de la formation des psychologues », je souhaite rendre publique, avec l'accord de M. Fontanille, l'information qu'il m'avait communiquée sur le master de Psychanalyse que le Ministère souhaite donc préserver, en respectant la psychanalyse comme discipline autonome. »

Saint-Denis, le 27 novembre 2013

Gérard Miller



- Scène et écran -

Liquidation d'après le roman d'Imre Kertész

Mise en scène de Julie Brochen, au Théâtre National de Strasbourg

Théâtre National
de Strasbourg
École supérieure
d'art dramatique



L'éditeur Keserű est persuadé que son ami, l'écrivain Bé, a écrit juste avant de se suicider un ultime roman. Il se lance donc à la recherche de ce chef-d'œuvre. Peu à peu, tel un détective, il recompose la vie de Bé.

Le texte d'Imre Kertész nous entraîne dans une enquête vertigineuse où l'écriture est intimement mêlée à la vie, où l'on découvre les rapports de fascination, de destruction, de passion et d'amour qui lient les êtres à cette énigme qu'est l'écrivain Bé. Keserű découvre peu à peu que sa quête est celle de l'origine de l'être, de la création et, peut-être, à travers son œuvre, de l'immortalité.

Théâtre National de Strasbourg du vendredi 29 novembre au jeudi 19 décembre (mardi au samedi à 20h, salle Koltès) Renseignements et réservations au 03 88 24 88 24
1, avenue de la Marseillaise | 67005 Strasbourg | www.tns.fr | [blog](#) | [facebook](#) | [twitter](#)

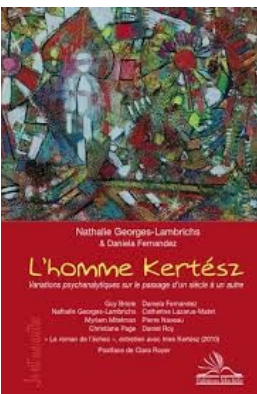
Théâtre en Pensées Du roman à la scène : Rencontre avec Julie Brochen (animée par Gabrielle Napoli, docteure en littérature comparée) lundi 2 décembre à 20h.

Bord de plateau Rencontre avec l'équipe artistique, mercredi 18 décembre à l'issue de la représentation.
TNS - Entrée libre - réservation recommandée au 03 88 24 88 00

Lecture *Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas* d'Imre Kertész, par Fred Cacheux (Comédiens de la troupe du TNS). Le Kaddish est une prière des morts, dans la religion juive. Imre Kertész, écrivain hongrois, prix Nobel de littérature, est aujourd'hui âgé de 83 ans. Il a connu Auschwitz, Buchenwald, puis quarante ans de dictature communiste. À travers des récits, des souvenirs, des conversations, le narrateur de ce kaddish nous dit son empêchement à devenir père. Il pleure l'enfant qui ne naîtra pas, et à travers lui, l'humanité tout entière.

Librairie Kléber - Samedi 7 décembre à 14h30 - Entrée libre - réservation recommandée au 03 88 24 88 00

À lire *L'homme Kertész. Variations psychanalytiques sur le passage d'un siècle à un autre*, Nathalie Georges-Lambrichs & Daniela Fernandez [s/dir.], postface de Clara Royer, Paris, Ed. Michèle, octobre 2013. Contributions de Guy Briole, Daniela Fernandez, Catherine Lazarus-Matet, Myriam Mitelman, Pierre Naveau, Christiane Page, Daniel Roy.



La proximité du réel chez Bong Joon-ho

Snowpiercer, Le transperceneige

par **Élisabeth Marion**



Dans le dernier film de Bong Joon-ho, cinéaste sud-coréen, nous retrouvons son univers particulier (1). *Snowpiercer* nous plonge dans un monde à l'abandon, où des êtres humains, mal foutus, perdus, doivent se débrouiller avec presque rien, lutter pour survivre. Par sa mise en image étudiée, la surprise ou l'attente, Bong nous fait ressentir la proximité du réel. Dans *The host* (2), le film précédent, le réel est présentifié par le monstre qui surgit du fleuve là où des promeneurs déambulent tranquillement. Il enlève une fillette et l'emporte dans les égouts où il la retient prisonnière. Dans *Snowpiercer*, le spectateur et les personnages sont d'emblée prisonniers du train. Celui-ci est lancé depuis 17 ans, certains passagers y sont nés et n'ont pas connu le monde d'avant. L'apocalypse a déjà eu lieu. Quelle issue imaginer ? L'impuissance des héros, oscillant entre espoir et détresse et se heurtant à l'horreur, est ressentie simultanément par les spectateurs. Le grotesque insiste comme une signature de ce réalisateur dans ses différents films (3). Il l'utilise avec beaucoup de finesse ce qui donne matière au réel, vient désarçonner, faire chuter les semblants. De cet effet de réel le malaise ressenti témoigne.

Ce film nous plonge dans un monde qui pâtit de son incurie. Le CW7 est un produit scientifique censé diminuer le réchauffement climatique, mais il provoque contre toute attente une glaciation. Ainsi le film commence par un ratage, une malencontreuse erreur, entraînant la fin de notre monde. Seul un train, produit de l'ingénierie-technico-scientifique, résultant du rêve fou d'un industriel, Wilford, sillonne le globe à toute allure. Ce train, *Snowpiercer* est le lieu où survivent les derniers humains qui ont dû se battre, s'entretuer pour y accéder. Dehors, le monde glacé est inhabitable. À l'intérieur, dans la queue du train, dans ce ventre glauque, le huis-clos est angoissant, invivable. Nous sommes dans un monde étroit, confiné, sombre, sale, où les humains sont entassés, estropiés, borgnes, en loques. Le signifiant de Lacan, *les trumains* (4) est particulièrement approprié. À ce groupe de survivants manque même l'essentiel. Ils se nourrissent d'une pâte noirâtre qui leur est distribuée lors d'un cérémonial grotesque. Entre chaque wagon, les portes sont blindées, gardées par des hommes apparemment armés. Parfois la porte s'ouvre. Une petite femme ronde, un mètre à la main vient mesurer et prendre les enfants. Une autre femme, en uniforme, médaillée, vient représenter Wilford. « Passagers, dit-elle, j'ai ma place à l'avant, vous avez la vôtre à l'arrière, restez à votre place ! » Elle s'agite, débitant des phrases préparées, bêtes. La pantomime du pouvoir est ridicule, outrée, ce qui rend la situation terrifiante. Si dans ses autres films Bong Joon-ho nous fait rire, ici, on grimace, mal à l'aise. D'emblée le masque est tombé. Cette femme représentant l'élite est angoissée, mal fichue, presque laide, myope, elle porte un dentier mal ajusté. Pour continuer de vivre elle est prête à tout. Ainsi, Bong fait de ce personnage improbable, loufoque, une version désidéalisée du sort qui frappe à l'aveuglette, de la *tuché*, la rencontre du réel, hors-sens (5).

Parmi ces humains quelques-uns se révoltent, ils entreprennent d'aller vers l'avant du train, d'ouvrir une à une les portes blindées afin de prendre le contrôle de « la machine ». Au fur et à mesure de leur avancée, de wagon en wagon, il leur faut se battre, mais aussi parler, tenter de comprendre ce qui s'est passé pour en arriver là. Dans le film, maintes fois est souligné l'oubli. L'oubli de la terre d'avant la glaciation, l'oubli du gout du steak, l'oubli que procure la drogue. L'oubli aussi des fautes, des sacrifices ou des crimes commis pour vivre encore. Bong met ses personnages dans « situations extrêmes » devant l'obligation de l'acte (6). Là, ils progressent vers l'avant du train, mais pour arriver à quoi ? Au fur et à mesure, les protagonistes et les spectateurs en savent plus sur Wilford, et sur la vérité en jeu. Au fur et à mesure, les wagons sont plus éclairés, plus esthétiques, plus nets. Nous traversons un wagon jardin, un wagon école avec des enfants et leur maîtresse enceinte. On y chante des louanges à Wilford. On y déguste des mets raffinés. On y tue les intrus. L'accès à ces lieux suppose bien des crimes ! Dans ces wagons, la jouissance est montrée en excès, déshumanisante. Leurs passagers, que le réalisateur ne distingue pas les uns des autres, se vouent à un plaisir pulsionnel solitaire dans des piscines, sauna, boîte de nuit, avec sous la main des boulettes de drogue à profusion, ne voyant rien, n'entendant rien, somnolents, stones, absents à leur propre existence. Plus l'esthétique est travaillée, l'image venant tenir les choses, plus l'horreur se rapproche, l'innommable, l'impensable. Pour Lacan, « la fonction du beau (est) précisément de nous indiquer la place du rapport de l'homme à sa propre mort (...) dans un éblouissement » (7). Ainsi, dans ce film, la beauté, l'esthétique design des wagons de tête, celle rutilante de la machine, si elle camoufle l'horreur, elle nous en rapproche. Sous ce voile se dessine la vérité de l'inconscient, ce qui était oublié. Ainsi, dans l'ultime wagon où se situe le poste de pilotage, sous le superbe parquet impeccablement marqueté, juste sous nos pieds, et qui participe au fonctionnement si bien huilé de la machine, qu'y-a-t-il ? On soulève une latte et dans cet interstice apparaît, en raccourci entre jouissance et pulsion de mort, l'envers du décor, ce qui provoque un soudain effet d'angoisse.

1 : *Snowpiercer, le transperceneige* est le dernier film de Bong Joon-ho, avec Chris Evans et Song Kang-ho (que l'on retrouve dans plusieurs de ses films notamment dans *The host*). Il s'est inspiré de *Le Transperceneige*, bande-dessinée française, de Jacques Lob et Jean-Marc Rochette, 1984, Casterman.

2 : *The Host*, 2006.

3 : *Memories of murder*, 2003, *Mother*, 2009.

4 : « Il y a plus d'un trou chez ce qu'on appelle l'homme, ça en est même une véritable passoire [...] pourquoi ne pas l'écrire aussi comme ça: les trumains ». Lacan Jacques, *Le séminaire XXVI, Le moment de conclure*, leçon du 17 janvier 1978, inédit.

5 : Lacan J., *Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1973, p. 53.

6 : Interview de Joon-Ho Bong par Edouard Brane, le 9/12/2009, Paris. www.allocine.fr.

7 : Lacan J., *Le séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, Seuil, Paris, 1986, p. 342.



Gravity : le trauma de la mort

par Claire Zebrowski



Le film *Gravity*, réalisé par Alfonso Cuarón, traite d'un trauma. L'histoire : deux astronautes opérant une réparation, arrimés à leur engin flottant dans l'espace, sont soudain enjoints par leur base à regagner leur capsule pour se protéger de débris dérivant à plusieurs centaines de km/h à travers l'atmosphère ; l'embarquement d'urgence échoue, cet échec engendre une série de péripéties rivées à l'angoisse.

Trauma inaugural

La chercheuse Ryan Stone est éjectée par un débris qui fend la ceinture ombilicale qui la reliait à la navette. Elle dérive dans l'espace, seule, ballottée sans dessus dessous. Il ne reste que son corps vrillé et haletant. Le sens n'y est plus. Elle est au cœur de l'absurde, ce non-lieu, ce hors-temps. Elle dérive au milieu du vide, vide qui prend vite une consistance de rien, avec sa teneur d'angoisse.

À travers l'oreillette, la petite voix de son partenaire, le lieutenant Kowalsky, lui a intimé de repérer un point dans l'espace à partir duquel elle pourra définir sa position. Elle perd rapidement cette voix, mais cherche ce point d'arrimage psychique. Pendant un temps, il ne reste qu'une boussole : la terre, et son corps survivant : son souffle.

Puis la voix resurgit dans l'oreillette, et ensuite c'est Kowalsky en chair et en os à travers l'obscurité qui vient la chercher. En tentant de la tirer à travers le vide, il lui parle sans cesse – toujours grâce l'oreillette –, il plaisante et il finit par lui demander : « Pourquoi êtes-vous ici, Ryan ? Qu'est-ce qui vous attend sur terre ? Il y a bien quelqu'un qui pense à vous ? ». Ryan répond : « J'avais une fille ». S'en suit un très beau silence. Kowalski, pourtant si loquace, ne peut rien répondre ; il la regarde seulement, par le prisme d'un petit rétroviseur, seule dans l'espace.

Angoisse et tristesse

La première secousse, celle qui a isolé Ryan sur une autre scène, au bord de sa propre mort, a fait remonter d'outre-tombe cet aveu : Ryan avait une petite fille, qui est morte. Cette formulation ne suffit pas à faire cesser l'angoisse ni la tristesse.

Le « j'avais une fille », d'une part, fait surgir *ce qu'il n'y a pas* à l'endroit où il devrait y avoir quelque chose ou là où il ne devrait plus rien y avoir : *il n'y a pas* un enfant là où il devrait y en avoir un, ou bien là où il ne devrait plus y en avoir un. Ce surgissement de la consistance du rien à la place vide, c'est l'angoisse. Ryan, « la femme au milieu du rien mais collée à l'angoisse », pourrait-on dire.

D'autre part, le « j'avais une fille » ne suffit pas à libérer Ryan du poids de cette perte, car l'énoncé, avec son imparfait d'habitude, a son envers dans un présent qui n'est pas encore allégé par le deuil : « ma fille est morte ». Ce présent d'énonciation, qui actualise la présence de l'objet perdu, rend présent comme *en négatif* ce qui ne l'est pas.

Il faudra attendre le labeur de la répétition du trauma pour que Ryan, infiniment triste et angoissée, puisse dire autre chose de son désir que celui de rejoindre l'objet perdu.

La répétition au corps à corps

En effet, dans *Gravity*, le deuil de Ryan ne pouvant d'abord s'accomplir par les mots, il semble que seul son corps, en s'affrontant avec un réel toujours plus violent, puisse la sortir du gouffre de la mort. Si le réel est ce qui revient toujours à la même place, c'est bien cela auquel a affaire Ryan Stone : elle a beau lutter, les objets porteurs de mort la rattrapent. Durant plus d'une heure, son corps est percuté à répétitions par les vaisseaux, frôlé par les débris traversant l'univers. Dans cet espace hors sens qu'elle traverse, les déchets de la vie – les débris qui menacent sa survie sont les restes d'une sonde russe – répètent sa confrontation à la mort de son enfant. Ryan entend à peine ces débris, elle ne peut rien en dire, car elle est seule et le son ne porte pas dans l'univers. Elle les voit tout juste arriver. Elle n'a, dans cet infini champ de bataille, que son corps pour y échapper. Ce corps qui est projeté, balancé, gelé... Pourtant, paradoxalement, la mort imminente n'a de cesse de laisser à Ryan le choix de mourir ou de vivre.

Sortir du trauma : à la mort, à la vie

La répétition du trauma pourrait être mortelle. Aussi, Ryan, isolée dans un engin qu'elle a trouvé pour se réfugier, pourrait-elle choisir la mort. Elle est seule, qu'elle soit sur Terre ou dans l'espace. Elle n'a apparemment pas de raison de vivre. Elle n'est pas parvenue à surmonter le trauma de la mort de sa fille, vivre ne sert plus à rien, pense-t-elle savoir. Elle éteint les lumières et s'endort.

C'est cependant sans compter sur l'inconscient. Ryan est une chercheuse, une universitaire, elle est venue dans l'espace avec son savoir, mais sans savoir... « l'inconscient n'est pas ambiguïté des conduites, futur savoir qui se sait déjà de ne pas savoir, mais lacune, coupure, rupture qui s'inscrit dans [un] certain manque » (1). C'est sans doute au moment où la consistance du rien laisse place à un certain manque, dans la voix d'un bébé qui pleure venue de la Terre et rencontrée comme au hasard à travers les ondes radio, c'est à ce moment sans doute où un enfant lui manque, que Ryan Stone peut accueillir un rêve qui interviendra comme une coupure dans la répétition du même, renouant le bout de réel mortel à la dimension signifiante de la vie.

(1) Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, texte établi par Jacques-Alain Miller, Paris, Seuil, 1973, p. 141.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ rédaction

coordination [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [anne poumellec](#), [eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

diffusion [éric zuliani](#), [philippe bénichou](#)

▪traductions [chantal bonneau](#) (espagnol) [maria do carmo dias batista](#) (lacan quotidien au brésil)

▪designers [viktor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahooigroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : philippe benichou

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : gil caroz

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN

ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •